

Jean-Marc
Ligny



L'AÉROPORT

© Jean-Marc Ligny, 2020

Photographie de couverture :
© Adrien Chevrot

Jean-Marc Ligny

L'AÉROPORT

Debout devant la baie vitrée de la salle d'embarquement, il promène son regard sur le tarmac désert. Le béton miroite sous la chaleur, déjà intense de bon matin. Le vent torride soulève des volutes de sable et pousse des virevoltants sur les pelouses disparues, arpents de terre craquelée parsemée de moisine. Ce sont les seuls mouvements que l'homme repère sur cette plaine écrasée de soleil. Il en est un autre, plus lent, indiscernable à l'œil nu : la progression des dunes, qui grignotent peu à peu les pistes abandonnées.

En se penchant vers la baie oblique par-dessus le garde-fou chromé, il distingue les trois avions qui gisent là depuis des lustres : un Boeing 787 et un Airbus A330 sur des aires de stationnement, et un petit An-140 Faraz iranien devant un hangar de maintenance – *son* hangar à présent. Leurs couleurs sont délavées et les logos des compagnies qui les exploitaient s'estompent sous une couche épaisse de poussière ocre. Vus de loin, ils paraissent n'avoir besoin que d'un bon nettoyage, mais il sait pour les avoir maintes fois explorés qu'ils ne sont plus que des carcasses corrodées, pillées, saccagées, servant d'abris aux serpents, gerbilles et autres scorpions. Leurs pneus crevés et leurs cockpits démolis lui font trop de peine, et le vent qui hulule dans leurs tuyères inertes lui évoque des gémissements d'agonie.

Il a piloté le Faraz. C'est le dernier avion à avoir atterri ici. Juste une escale technique, un des turbopropulseurs montrant quelques signes de faiblesse. C'était il y a vingt ans...

Tandis qu'il contemple ces vestiges sinistres, il se dit qu'il est peut-être le dernier pilote encore en vie. Au début, il a bien songé à réparer son Faraz, mais Antonov, la société-mère ukrainienne, ne fournissait plus de pièces détachées ; puis n'a plus répondu au téléphone. Puis c'est le téléphone lui-même qui s'est tu. De toute façon le carburant était devenu trop rare, trop cher, de trop mauvaise qualité. Et pour aller où ? Son autonomie de deux mille kilomètres ne lui permettait pas d'atteindre un aéroport sécurisé – s'il en existait encore.

Il a d'autres projets maintenant – ou du moins un autre projet. Qui l'attend là-bas dans le hangar. Il faut d'ailleurs qu'il y aille rapidement, avant que la chaleur ne devienne trop intense pour travailler dehors.

Le pilote ignore pourquoi il revient ici parfois, dans ce terminal. Espère-t-il voir par miracle un vol annoncé ? Se complait-il dans la nostalgie d'une époque révolue ? S'attend-il à l'apparition de *djinns* du désert, ou des fantômes des derniers voyageurs ? Mais dans les vastes salles au sol dallé de faux marbre ne résonne que l'écho de ses pas ; les écrans noirs ne lui renvoient que son propre reflet d'homme hirsute, émacié, vêtu de hardes informes ; aucun spectre ne rôde derrière les longues rangées de comptoirs ou de postes de contrôle. L'aéroport abandonné reste figé dans son absolue minéralité.

Curieusement, les ravages des hommes et du temps n'ont pas trop abîmé ce temple dédié à des dieux morts : Transport, Vitesse, Technologie. Hormis les vitres grêlées d'impacts et rayées par les tempêtes abrasives, hormis le sable qui s'accumule en certains lieux exposés aux courants d'air, hormis les boutiques vides, dévalisées jusqu'au dernier gadget *duty free*, l'infrastructure tient le coup, la décoration en stuc-verre-alu brossé arbore encore un modernisme arrogant, et si plus rien ne fonctionne, rien non plus n'a été volontairement démoli. Comme si les derniers humains à survivre dans les environs considéraient que c'est vraiment un *temple*, un hymne

immobile à la gloire enfuie des hommes : tant que l'aéroport restera debout, l'humanité aussi.

Il s'écarte de la baie vitrée transformée en plaque chauffante par le soleil. La température grimpe inexorablement depuis le lever du jour. Il doit s'y mettre sans tarder, tant qu'il le peut encore. Qu'est-ce qu'il lui a pris de venir traîner ici ? Dans une heure, peut-être moins, il sera trop tard.

Il se dirige vers l'une des sorties d'un pas lent, déjà accablé. S'il avait pu, il se serait installé ici, en aurait fait son domaine dont il serait devenu le gardien, le conservateur, l'officiant du temple. Il a bien essayé, mais la chaleur l'a contraint à abandonner cette idée. Quand il fonctionnait encore, l'aéroport était climatisé ; aucune défense passive ou naturelle contre l'ardeur du soleil n'avait été prévue. Comme si la clim', branchée à une source d'énergie divine, était censée diffuser son air frais pour l'éternité...

Dans le hangar au toit métallique, c'est encore pire. Il pousse à la limite du supportable les heures où il peut y travailler, à l'aube et au crépuscule. C'est une fournaise permanente, mais c'est le seul endroit où il peut protéger son œuvre des terribles tempêtes de sable et d'éventuels pillards – il en a déjà vus, s'abattant sur la ville morte comme une nuée de sauterelles, massacrant tout ce qui bouge et pillant les maigres possessions des rares habitants à y être restés.

Tandis que le pilote parcourt les salles, couloirs, escalators inertes et silencieux, il repère çà et là quelques signes de décrépitude : des fissures dans les murs ; des dalles au sol qui commencent à se disjoindre ; des lames de guingois au plafond, prélude à leur chute prochaine ; des gaines métalliques distordues par la chaleur... Et il perçoit des craquements, des cliquetis, des grincements lointains : les matériaux qui se dilatent ou se racornissent sous l'assaut impitoyable du soleil. Non, l'aéroport n'est pas éternel. Les aléas climatiques en viendront à bout, comme de toute construction humaine. Dans un futur plus ou moins proche, il ne sera plus qu'un amas

de ruines, puis quelques pans de murs émergeant des dunes, les pistes et tarmacs auront été ensevelis, les épaves qui gisent dessus serviront de support à des concrétions siliceuses. Enfin tout sera effacé par l'action opiniâtre et conjugquée du vent, du soleil et du sable, et le désert règnera en maître absolu, conséquence ultime de l'anthropocène... avant qu'un nouveau biotope se reconstitue, qu'un nouveau cycle de vie recommence. Combien d'humains restera-t-il pour assister à cette renaissance ? Fort peu, il le craint. Pas lui en tout cas. À moins que...

Parvenu dans le vaste hall d'entrée, avec ses immenses panneaux suspendus n'affichant plus que la vacuité de l'âme humaine, l'ancien pilote perçoit un son incongru : un flapotement mouvant dans les hauteurs, qui n'a rien à voir avec du béton qui craque ou du métal qui se dilate. Un bruissement d'ailes, reconnaît-il, juste avant de repérer l'oiseau. Celui-ci vole en tous sens, affolé, revient sans cesse vers la verrière de la façade où il se cogne à chaque fois. Il a oublié par où il est venu, ne trouve plus la sortie, ne comprend pas cette surface translucide qui le sépare du dehors. L'homme l'observe un moment, fasciné. Depuis quand n'a-t-il pas vu d'oiseaux ?

Il maintient béante la seule porte pivotante et manuelle de l'entrée, les autres, électriques et coulissantes, étant mortes en position close. L'haleine torride et minérale du désert s'engouffre dans le hall. L'oiseau la ressent et repère vite cette issue providentielle, mais la présence de l'homme à côté l'effraie. Celui-ci s'écarte après avoir coincé le battant avec un débris de béton. Le volatile exécute une dernière virevolte puis s'échappe par l'ouverture et s'envole à tire d'ailes dans le ciel étincelant. Le pilote suit sa fuite, les yeux plissés, jusqu'à ce qu'il le perde de vue. Un regret fugace traverse son esprit : il aurait pu l'attraper et le manger. Il secoue la tête. Non, cet oiseau était trop petit, et s'il est parvenu à survivre jusqu'ici dans ce désert mortel, c'est qu'il a la vie chevillée au corps, qu'il mérite de vivre encore. Paix à lui, jusqu'à ce que le soleil, les tempêtes, la faim, la soif ou un prédateur l'achèvent...

Ou, peut-être, qu'il rejoigne un biotope viable où il pourrait manger à sa faim, boire à sa soif, voire même trouver une compagne et engendrer des petits... Pourquoi pas ? Oui, pourquoi pas ? Cet oiseau n'est pas sorti de nulle part. Il vient d'un milieu où il peut vivre, ou est en route pour en rejoindre un. L'homme observe vers où il est parti, d'un vol ferme et déterminé comme s'il savait où aller : nord-nord-est, d'après ses repères.

Très bien. Ça lui donne une direction, un sens à son aventure, un peu aléatoire et désespérée jusque là, il doit bien se l'avouer.

Rasséréiné, il sort dans la fournaise, referme la porte et s'élanche d'un pas décidé sur le tarmac brûlant, vers son hangar.

À la voir comme ça, avachie sur le sol de béton, avec ses nombreux cordages qui pendouillent, elle évoque au pilote une méduse géante échouée sur une plage. Géante, opaque et multicolore, car assemblée avec des centaines de bouts de draps, toiles, bâches et tissus.

Sa montgolfière.

Il a mis des années à la construire, petit bout par petit bout, à l'aide d'un vieux guide pratique déniché dans une librairie un peu moins pillée que les autres boutiques de la ville, à croire que l'être humain en mode survie n'a plus le temps – ou l'envie – de lire. Lui si, il n'a jamais perdu ce plaisir, ce lien ténu avec le monde d'avant et ses drames humains un peu dérisoires désormais. Mais *Comment fabriquer une montgolfière* a été l'étincelle qui a éclairé les ténèbres de son avenir : un projet, quelque chose de réalisable, un moyen de partir d'ici, de quitter cette ville moribonde que presque tout le monde a fui déjà – s'il n'y a pas péri. Jusqu'alors, depuis la perte de tout espoir de réparer son Faraz et de rejoindre une zone encore civilisée, et à mesure qu'un grand silence s'étendait sur la ville désertée, pillée et brûlée,

il avait vécu au jour le jour dans une sorte de torpeur, à chasser et marauder pour trouver de l'eau et de la nourriture, à assurer tant bien que mal son minimum vital, et à se persuader qu'il restait humain parce qu'il lisait des livres. Et tandis que le grand silence s'étendait sur le monde entier, il a vécu des années ainsi, dans une morne solitude, sans lendemain ni perspective, au fond d'une cave qui l'abritait – l'abrite encore – de l'éternelle canicule... jusqu'à tomber sur ce petit guide, qui lui a procuré le sursaut nécessaire pour se remettre à vivre – plus seulement à survivre. C'est-à-dire bâtir, construire, avoir des projets, un but.

Partir.

Vers une région plus hospitalière, s'il en existe. Où la nature serait encore un tant soit peu généreuse. Où d'autres humains auraient commencé à rebâtir une vraie vie, sans se terrer comme des cafards à l'instar de la poignée qui végète encore en ville. Poignée dont il s'échappera sous peu.

Et voici que ce matin, un nouveau signe lui est apparu : cet oiseau, « égaré » là par miracle, qui lui a clairement indiqué une direction : nord-nord-est.

Reste à découvrir s'il saura piloter une montgolfière. Le manuel donne quelques indications, mais il est surtout axé sur la construction. Au moins, le pilote sait à quoi sert chaque cordage et comment le manipuler. Après, il s'agit plutôt de savoir capter les vents dominants, et comme il a pratiqué le deltaplane dans sa jeunesse, c'est une question qu'il pense pouvoir maîtriser assez facilement.

Il s'approche de l'engin, soulève à deux mains la nacelle en contreplaqué – qui pèse déjà un bon poids avec le dispositif de chauffe installé au-dessus. Du bout du pied, il glisse dessous une planche à roulettes qu'il a préparé la veille à cet effet. Puis il se met à tirer. Tout l'ensemble est incroyablement lourd, et rien que cet effort le met en nage et lui coupe le souffle. Il

doit s'avouer qu'il n'est plus tout jeune non plus, et que sa maigre pitance ne lui donne guère de forces. Tandis qu'il ahane et sue à grosses gouttes, et tire centimètre par centimètre la montgolfière vers l'extérieur du hangar, il se demande avec anxiété si elle réussira à décoller malgré son poids, s'il pourra la maintenir dans les airs, si elle ne va pas s'affaler au bout d'une heure ou deux en plein désert... Il l'a déjà gonflée bien sûr, du moins partiellement, et il sait que son procédé fonctionne. Mais il n'a pas encore volé avec – pas osé franchir ce pas ultime. Il envisageait d'effectuer un vol d'essai, un simple tour au-dessus de la ville pour se familiariser avec les commandes et voir comment se comporte cet assemblage de bric et de broc, livré aux vents de sable. Mais aujourd'hui, voir cet oiseau lui a donné des ailes à lui aussi, et à son anxiété se mêle de l'allégresse : en fait, si tout marche bien, pourquoi se contenter d'un tour au-dessus de la ville ? Pourquoi ne pas tracer direct vers le nord, où est parti l'oiseau ? Rien ne le retient ici.

Enfin, non sans mal, il parvient à sortir la bête sur le tarmac, en plein soleil, non loin de l'épave misérable de son Faraz. Dire que ce petit bijou de technologie moderne – d'il y a trente ans – est maintenant réduit à un tas de ferraille et de plastique poussiéreux, bien incapable de voler, alors que son bricolage de bouts de ficelles et de tissus va (peut-être) l'emmener vers un nouveau paradis... Le pilote y voit là toute la vanité des progrès technologiques de l'humanité, qui ne l'ont finalement menée qu'à sa ruine.

Malgré tout, un peu de technologie l'aurait certainement aidé dans son projet. Le guide pratique prévoyait deux cents heures de travail environ ; il lui a fallu presque dix ans. Des bandes régulières de nylon ou de polyester aurait mieux convenu que ce patchwork hétéroclite de tissus, toiles, bâches et matériaux divers glanés aux quatre coins de la ville. Une machine à coudre électrique lui aurait évité de s'abîmer les doigts et les yeux des heures durant à coudre tout ça dans son hangar étouffant. Enfin, un système de chauffe tel que préconisé dans le manuel – à savoir un

brûleur et deux bouteilles de propane – aurait été plus facile à installer que son actuel bricolage : un four solaire parabolique orientable qui concentre les rayons du soleil à l'intérieur de l'enveloppe, dont la face interne a été entièrement badigeonnée de suie et de noir de fumée – il n'en manque pas en ville – afin de convertir cette lumière intense en chaleur et chauffer l'air à l'intérieur de l'enveloppe, condition *sine qua non* pour que la montgolfière s'élève. Parfois, il se dit avec fierté qu'il a inventé la première montgolfière à chauffage solaire, qu'en un temps désormais révolu il aurait pu perfectionner et breveter cette invention qui reste encore très embryonnaire.

Car si, en journée, il pourra – du moins en théorie – contrôler l'altitude de l'aérostat en ouvrant ou fermant la soupape d'évacuation au sommet de l'enveloppe, et la bouche d'admission au-dessus du four, dès la nuit tombée il n'aura plus de moyen de chauffe et il redescendra inexorablement, à mesure que l'air dans l'enveloppe se refroidira, d'autant plus que celle-ci est loin d'être étanche. Il aurait de loin préféré voyager la nuit, quand la température devient un peu plus clémente, mais il doit se faire une raison : c'est soit voyager en journée dans le cagnard – sous l'ombre de son four solaire – soit s'encroûter dans cette ville moribonde et y mourir à plus ou moins brève échéance. Il emportera de l'eau, le plus possible.

À propos d'eau, il s'en accorde trois gorgées avant de préparer la montgolfière pour le gonflage. C'est une flotte croupie, terreuse, tiède et dégueulasse, raclée au fond d'un trou qu'il a creusé dans sa cave, et qui se tarit d'année en année : il n'en est plus qu'à trois ou quatre litres par jour, et encore, quand il ne remonte pas que de la boue. Au début, lorsqu'il s'était installé là, attiré par la relative fraîcheur, et que soupçonnant une source d'humidité, il avait creusé le trou, il en remontait sans peine un seau plein, qui suffisait à ses besoins quotidiens. Maintenant il lui reste juste de quoi ne pas mourir de soif, sans compter ce qu'il perd en faisant bouillir l'eau dans un autre four solaire. Car ce serait malvenu qu'il troque la soif contre la dysenterie.

Il repose à l'ombre la bouteille en plastique ternie et craquelée, puis s'attaque à la tâche fastidieuse de déplier et disposer l'enveloppe, bouche grande ouverte autour du cadre surmontant le four, de façon qu'elle puisse gonfler au mieux par elle-même, à défaut d'un ventilateur d'amorçage. Enfin, il oriente le four – une parabole constituée de plaques de tôles recouvertes de feuilles d'aluminium, un matériau rare qu'il n'a trouvé qu'en démantelant l'épave du Boeing – en fonction de la position du soleil, afin que son rayonnement se concentre dans l'enveloppe. Là encore, un peu de technologie, comme un capteur solaire et un petit moteur, aurait permis à son four de pivoter en suivant le soleil, mais bon, tant pis, le pilote devra se contenter de revenir souvent corriger l'orientation de la parabole.

Ce qui signifie qu'il ne doit pas s'éloigner de l'aéroport.

Il l'avait anticipé, et il a deux bouteilles d'eau en plus de celle-ci à moitié pleine qui l'attendent à l'abri dans le coin le plus frais – ou plutôt le moins chaud – du hangar. Il ignore en combien de temps l'enveloppe va se gonfler assez pour qu'il puisse redresser la nacelle et préparer le décollage. Il a déjà procédé à un essai de gonflage, suffisant pour voir son patchwork prendre un ventre de bon aloi et en conclure que son procédé fonctionne. Mais il a dû interrompre l'expérience devant la menace d'une tempête de sable, qui l'a obligé à tout replier avec précipitation. Ces derniers temps, la météo semble coincée sur bleu immuable/vents de sable, c'est donc une période propice pour faire un vrai essai cette fois – bien qu'évidemment, en ces temps incertains, tout peut changer d'un moment à l'autre.

Les yeux plissés, la main en visière, il lève la tête vers l'astre ardent qui dévore le ciel en fusion. Le tarmac est déjà trop chaud pour qu'il puisse y poser la main, et il ne doit qu'à ses semelles renforcées de pneu de pouvoir encore y poser les pieds, mais le pneu fond et colle au béton pulvérulent. Le soleil commence à rôtir sa peau pourtant bien tannée depuis le temps, et il a l'impression de respirer l'haleine d'un volcan. Il est obligé de mettre un

foulard devant sa bouche et son nez pour éviter d'ensabler ses poumons, ce qui rend sa respiration encore plus pénible.

Et dire qu'il doit être huit ou neuf heures du matin, guère plus.

Attendre ici va être difficile, très difficile.

Bien sûr, le hangar le protégera de la morsure directe du soleil, mais pas de la chaleur. En béton brut, au toit métallique, il n'a pas été conçu pour une canicule permanente – ni même en tenant compte des conditions météo jadis normales dans cette région. Il a l'impression de cuire à l'étouffée là-dedans, il sait qu'il ne pourra pas tenir longtemps.

Se réfugier dans les profondeurs de l'aéroport ? Des toilettes souterraines, d'anciennes chambres froides, des zones de fret ou de stockage loin du soleil ? Oui, il pourrait essayer. Ça l'obligera, toutes les heures environ, à traverser en courant le tarmac incandescent sur quelques centaines de mètres pour rejoindre la montgolfière, corriger l'orientation du four et revenir en courant, y compris au plus torride de la journée, mais dans l'intervalle, il arrivera sans doute à supporter la chaleur.

Et puis il faudra bien qu'il s'y fasse. Une fois dans les airs, il n'aura que l'ombre de sa parabole pour toute protection.

La sueur lui coulant dans les yeux, il vérifie une dernière fois que tout se passe bien, que la montgolfière est correctement arrimée, que l'air à l'intérieur commence déjà à chauffer – puis il va chercher ses bouteilles d'eau, prend son souffle et s'élanche en direction du terminal.

Durant sa course sur le béton ondoyant de chaleur, il a l'impression que le soleil plante dans son dos des aiguilles chauffées à blanc.

Ça promet.

La montgolfière ne gonfle pas très vite.

C'est même le moins qu'on puisse dire. À trois reprises déjà, il est allé régler l'orientation de la parabole – chaque fois en ayant l'impression de pénétrer dans un four géant ou un incendie sans flammes – et il n'a pas l'impression que l'enveloppe ait enflé de manière encourageante. Oh, elle montre bien une légère bosse, l'air dedans est convenablement brûlant et se dilate en conséquence, mais les progrès ne sont pas marquants. Fait-il trop chaud dehors ? N'y a-t-il pas assez de différence de pression ? Il l'ignore, et ne peut rien y faire de toute façon, rien d'autre qu'attendre.

Ça risque de prendre toute la journée, comme il le craignait plus ou moins. Il ne pourra donc décoller que demain, et encore pas trop tôt, car la montgolfière va se refroidir et se dégonfler pendant la nuit, même s'il ferme toutes les soupapes. Il devra donc la remettre en chauffe avant de larguer les amarres. Il ignore pendant combien de temps, à quel point elle aura flétri. Il espère qu'il n'aura pas à refaire toute l'opération : vu sa lenteur, ça l'inquiète un peu.

En attendant, le pilote se réfugie dans des toilettes en sous-sol, obscures et confinées mais au moins le carrelage est presque frais, et l'air n'est pas chargé de sable et de poussière. S'efforçant de ne pas trop s'angoisser du gonflage trop lent de la montgolfière, il occupe son esprit à imaginer le scénario d'une rencontre possible avec des villageois, une tribu, un campement, une communauté. Que leur dirait-il, à eux qui le verraient débarquer depuis les airs ? « Bonjour, je viens en paix, je vous offre cette invention que j'ai fabriquée moi-même, si vous voulez bien m'accepter parmi vous. Je suis très bricoleur, champion de la survie, je peux me rendre très utile... » Oui, quelque chose comme ça. Mais s'ils sont hostiles ? Ou prennent peur devant son engin ? S'il tombe sur un campement de pillards ? Ou des sous-hommes comme ceux qui végètent en ville, trop abrutis par la chaleur et les maladies pour parler, tenir une conversation sensée, penser

à autre chose qu'à assouvir leur faim permanente, tels des zombies pas encore putréfiés, mais en bonne voie. Non, il doit espérer que la chance va continuer à lui sourire, que l'oiseau lui a montré la bonne direction et qu'il tombera sur une communauté de vrais hommes ayant le projet de rebâtir une vraie vie humaine.

Oui, il leur dira à peu près ça : « Bonjour, je viens en paix, je m'appelle... »

Il essaie de prononcer ces mots à voix haute, mais de sa bouche ne sort qu'un coassement à peine articulé. Mon Dieu ! Depuis combien de mois – d'années – n'a-t-il pas parlé à voix haute ? Non seulement à quelqu'un – il a vite compris à quel point c'était vain avec les quelques laissés-pour-compte qui croupissent ici – mais également à lui-même. Ou à un animal. Il n'a jamais eu d'animaux – trop de responsabilité –, sa famille trop lointaine a péri il y a longtemps dans un incendie géant, et il ne se parle jamais à lui-même, tout son dialogue demeure intérieur.

Il doit s'entraîner à retrouver sa voix.

« ...rrour... Euh rrein ah pppaix... »

Ça va revenir.

En fin de journée, enfin, la montgolfière est assez gonflée pour qu'il puisse la redresser. Elle l'est même suffisamment pour tirer sur ses amarres, la nacelle touchant à peine le sol – prête à s'élever en somme. C'est rassurant, réconfortant, ça donne presque envie au pilote de larguer de suite les amarres et s'envoler dans le soleil couchant. Mais il doit se faire une raison, il sait qu'il n'ira pas loin, et il n'a plus d'eau ni de vivres, il faut qu'il emporte quand même un strict minimum.

Satisfait de la voir se dresser fièrement sous le ciel rosi par le crépuscule, il ferme la bouche d'admission, replie la parabole du four, vérifie

l'étanchéité des soupapes et la solidité de l'amarrage. Il ne faudrait pas qu'une saute de vent soudaine l'arrache d'ici et qu'elle parte sans lui. Ni que des pillards la repèrent, bien visible sur le tarmac... Non. Ça n'arrivera pas. Pas d'ici demain. Tout va bien se passer.

Le ventre noué malgré tout, il reprend le chemin de la ville dans la lumière fauve du soir. Quelques kilomètres sur une piste désagrégée – naguère une quatre voies – caillouteuse, poussiéreuse, bordée de palmiers desséchés, calcinés, et de squelettes de panneaux signalétiques ou publicitaires depuis longtemps arrachés et recyclés. Au loin la ville n'est plus que ruines et décombres, balayées par des vents de poussière, écrasées dans un silence caniculaire.

Marchant seul dans les rues désertes et jonchées de débris et gravats, il rejoint sa cave située dans les faubourgs – et constate immédiatement que la porte en a été forcée. C'est une double porte épaisse en bois, fermée par un gros cadenas. L'un des battants est béant et le cadenas gît par terre, tordu.

Le cœur battant la chamade, il se précipite à l'intérieur... et découvre avec désarroi, dans l'ultime lueur du couchant, qu'on lui a tout pris : son matelas, ses quelques vêtements, ses maigres réserves de nourriture. Son four solaire, ses ustensiles, ses outils. Ses bougies, sa lampe à huile. Même son seau. Tout. On lui a tout pris.

Qui a fait ça ? Question vaine, il le sait. Un des trompe-la-mort d'ici, un peu plus vaillant que les autres. Un errant de passage. Une troupe de pillards. Peu importe, il ne retrouvera jamais rien de toute façon.

Assis sur le sol de terre battue dans l'obscurité qui s'amoncelle, la tête dans les mains, il songe que là encore, c'est un signe. Ça lui dit qu'il *doit* partir, que cette ville le rejette à présent. Il n'a plus rien à faire ici, et ne laisse rien derrière lui.

Il lui reste les guenilles qu'il porte, les trois bouteilles vides qu'il a

rapportées et un bout de ficelle qu'il a toujours sur lui, au cas où une couture céderait ou un accroc serait à réparer. À l'aide de la ficelle, il descend une à une les bouteilles dans le trou, en tâtonnant dans le noir. Ce n'est pas facile, les bouteilles sont légères et s'accrochent aux parois irrégulières. Après bien des efforts, il parvient à remonter trois litres d'une eau trouble et boueuse. Plus rien pour la faire chauffer. Tant pis, plus qu'à risquer la dysenterie ou une autre saloperie, en espérant que la communauté qui l'accueillera aura de quoi le soigner... à moins qu'il ne réussisse à bricoler un réchaud à placer dans le four solaire de la montgolfière. Mais faire bouillir de l'eau en vol lui paraît risqué.

Et il n'a plus rien à manger. Il a grignoté ses derniers filets de serpent fumé à l'aéroport, comptant sur ses réserves pour assurer au moins une partie du voyage. Demain, son estomac va crier famine. Et ce n'est pas la boue contenue dans l'eau qui le nourrira. Là encore, plus qu'à espérer que ceux qui l'accueilleront auront de quoi le nourrir.

Inutile en tout cas de rester ici. Le voleur peut revenir, trouver le gîte à son goût finalement, et le vieil homme n'a pas envie de se battre. À quoi bon ? Il vaut mieux passer la nuit près de sa chère montgolfière, veiller à ce qu'elle au moins, on ne la lui vole pas.

Calant ses trois bouteilles d'eau croupie sous son bras, il gravit d'un pas lourd l'escalier de la cave, sort dans la rue en laissant la porte ouverte et s'en va sans même un regard en arrière.

« Bonjour... Je viens en paix, voyez, je n'ai pas d'arme, je n'ai rien, rien que cette montgolfière à vous offrir... Bonjour, je viens en paix, je m'appelle... Bonjour, m'acceptez-vous ? Ne tirez pas s'il vous plaît. Bonjour, je m'appelle viens en paix... »

Le pilote passe une nuit épouvantable, allongé à même le béton du hangar, à ressasser son discours au sein de rêves et cauchemars mêlés où il est reçu soit en héros, soit à coups de flèches ou de fusils, où il échoue au milieu d'une horde de pillards, dans un désert infini, dans le village de son enfance, entouré de sa famille. À chaque fois, il n'arrive pas à mener son discours à son terme, il bute sur quelque chose, il ne sait quoi, ou quelque chose survient qui l'interrompt. « Bonjour, comment vous appelez-vous ? Moi je... je viens en paix, je vous offre un cadeau... »

Il se réveille et se lève bien avant l'aube, boit un peu de son eau terreuse – dégeulasse, évidemment, en plus elle a un goût de pourri, si ça se trouve il y a une bestiole crevée au fonds du puits – et sort aussitôt voir sa montgolfière.

Elle a un peu dégonflé semble-t-il, mais pas tant que ça finalement. Elle a encore fière allure sous le ciel fourmillant d'étoiles, éclairée par la lune basse et rousse sur l'horizon. Dehors, la nuit a fraîchi, et le noir de fumée a dû garder l'air assez chaud à l'intérieur de l'enveloppe, ce qui pourrait même avoir augmenté la pression. Peut-être qu'il pourra décoller assez tôt, dès le soleil levé ou presque.

L'homme attend, fébrile, que le soleil se lève et monte assez haut dans le ciel pour qu'il puisse déployer son four. En attendant, il contemple son chef d'œuvre qui oscille doucement dans la brise, tire sur ses amarres, grince de tous ses cordages. Il se répète mentalement les manœuvres de décollage et de direction, assez simples en vérité, puisqu'il ne s'agit que de monter ou descendre, capter et se laisser porter par les vents dominants.

Tandis que la chaleur monte inexorablement, que le soleil rebondit sur la parabole et chauffe l'intérieur, la montgolfière prend des formes bien rebondies et la nacelle commence à racler le sol. *C'est le moment*, se dit le pilote, son cœur battant à grands coups dans sa poitrine.

Il défait une à une les amarres selon le protocole indiqué dans le guide

(et qu'il connaît par cœur), sauf la dernière, munie d'un nœud coulant qu'il tirera depuis la nacelle.

Il monte à bord, vérifie une dernière fois qu'il a bien embarqué ses bouteilles d'eau – la seule chose qui lui permettra de tenir une journée au moins –, prend une grande respiration, tire sur l'amarre.

La nacelle râcle encore un peu le sol, puis soudain ne le touche plus.

La montgolfière s'élève.

Souriant jusqu'aux oreilles, le pilote empoigne les cordages qui commandent les soupapes, vérifie la bonne orientation du four, puis ose regarder par-dessus bord.

Il voit le toit du hangar qui s'éloigne en-dessous, l'épave du Faraz qui s'amenuise. Le terminal de l'aéroport qui cuit sous le soleil, encore clinquant quoique un peu terni. Les pistes craquelées, ensablées. La ville au-loin, amas indéfinis. Le désert, infini. Les dunes.

Direction nord-nord-est.

Tandis que la montgolfière s'élève jusqu'à trouver un vent du sud assez constant, le pilote ose enfin pousser un cri de victoire :

« Crrroaaah ! »

Bon, ce n'est pas encore ça. Mais il a tout le loisir de s'entraîner durant son voyage, avant de tomber sur cette communauté accueillante et constructive qu'il est confiant de découvrir.

« Bonjour à vous mes amis, je viens en paix, je m'appelle... »

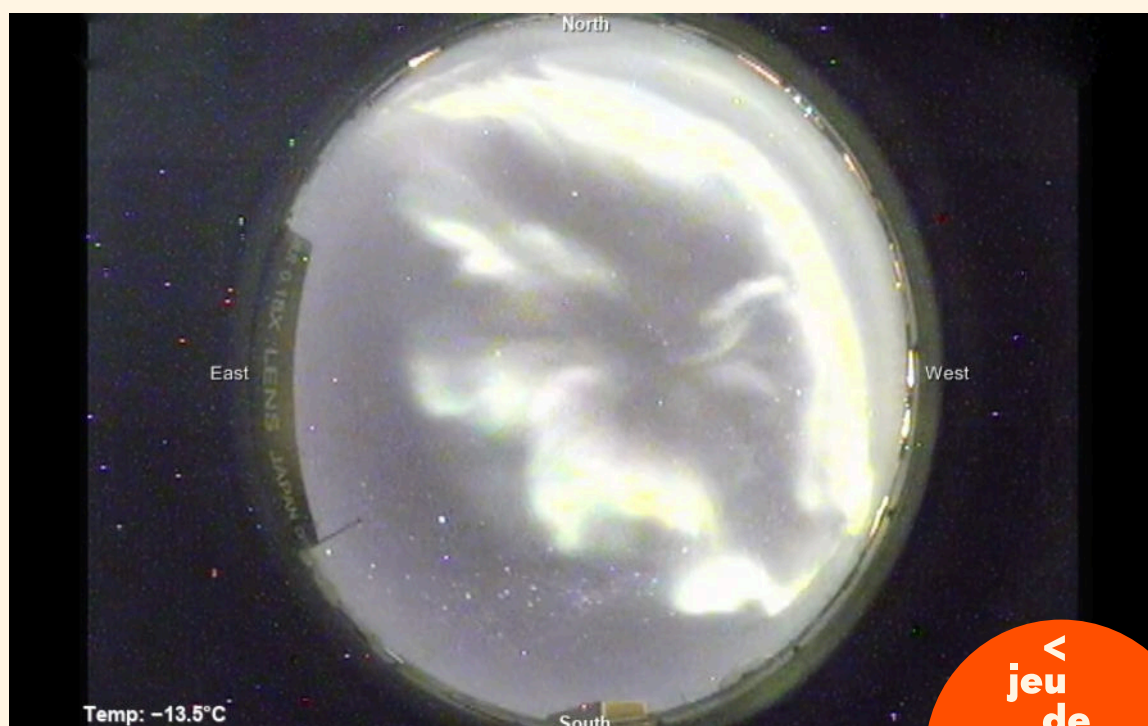
Voilà. Voilà où ça coinçait dans ses rêves de la nuit dernière.

Il ne sait plus comment il s'appelle.

Cette nouvelle de Jean-Marc Ligny
est le fruit d'une commande du Jeu de Paume
dans le cadre de l'exposition « Futurs d'avant »
présentée sur l'Espace Virtuel
<http://espacevirtuel.jeudepaume.org/>

NULL NULL ISLAND

Une œuvre de Leticia Ramos



Présentée dans le cadre du projet en ligne

FUTURS D'AVANT.

Commissaires : Livia Benedetti et Marcela Vieira (aarea)

**A DÉCOUVRIR SUR L'ESPACE VIRTUEL
DU JEU DE PAUME**

<http://espacevirtuel.jeudepaume.org>

21 octobre 2020 - février 2021

